

VIOLETTE AILHAUD

L'homme
semence

Ça vient du fond de la vallée. Bien avant que ça passe le gué de la rivière, que l'ombre tranche, comme un lent clin d'œil, le brillant de l'eau entre les iscles, nous savons que c'est un homme. Nos corps vides de femmes sans mari se sont mis à résonner d'une façon qui ne trompe pas. Nos bras fatigués s'arrêtent tous ensemble d'amonteiller le foin. Nous nous regardons et chacune se souvient du serment. Nos mains s'empoignent et nos doigts se serrent à en craquer les jointures : notre rêve est en marche, glaçant d'effroi et brûlant de désir. L'homme monte. Il marche d'un bon pas. Pourtant sa marche paraît lente, douloureusement lente pour nos nerfs à vif. Pour tuer ce temps qui nous torture, nous redoublons d'élan dans le travail. Fourches et râteaux dansent une gigue qui grossit rapidement les tas de foin. Nos bras s'agitent sans que nous soyons en eux. Tous nos sens sont ailleurs, tendus vers lui. À chaque fois que l'homme trécoule derrière un repli du terrain, je me demande si je n'ai pas rêvé ou s'il n'a pas simplement décidé

de rebrousser chemin. À chaque fois, je me tourne vers mes compagnes et je lis sur leurs visages la même angoisse que la mienne.

Le temps nous presse, nous oppresse. Bientôt nous avons l'impression que ce temps nous crie après. Nous étions installées calmement dans l'attente, bercées dans la certitude qu'un homme viendrait. Et voici que la proximité de cet homme bouscule notre patience et transforme la bonne chienne qu'elle était, couchée à nos pieds, en une louve affamée.

Depuis plus de deux ans, nous n'avons plus vu d'homme. Les derniers, les nôtres sont partis en février 1852 raflés par les gendarmes qui les poussaient de leurs fusils. Ces gendarmes étaient ceux du tout nouvel empire de Louis Napoléon Bonaparte, parricide de la Deuxième République dont il avait été le président.

Ils étaient à peine partis que, dans le vallon, sous le bois du Défend, les fusils ont claqué. Martin et son ami Antoine-Jean ont été tués. Ils avaient tenté de s'enfuir. Mon père aussi est mort, aux Iles du Salut, condamné à la transportation à perpétuité au bagne de

Cayenne, parce qu'il était un chef, parce qu'il était dangereux, parce que les assassins de la République avaient décidé de réprimer sauvagement ceux qui la défendaient. Les autres ont été transportés en Algérie. Mais tout cela, la mort du père, les déportations, nous ne le saurons que bien plus tard, lorsque les premiers transportés du village reviendront d'Algérie.

Martin était mon amoureux, mon promis. J'avais seize ans et demi lorsque le malheur est arrivé. Lui en avait dix-huit. Combien de fois l'avais-je boustigué* depuis des années pour lui montrer mon attirance ? Une fois, une seule fois, je lui ai laissé caresser, à travers le tissu de ma blouse, mes seins de femme déjà prête à l'amour, déjà prête à se gonfler d'enfants. C'était le 20 décembre 1851, pour la fête du solstice d'hiver qui salue la fin des jours qui raccourcissent. Le soir, nous avons dansé autour du feu malgré la tristesse de l'échec du soulèvement républicain. Ce même jour, mon père, notre maire, n'a pas voulu organiser le vote demandé par le nouvel empereur

* *Taquiné.*